

La circonstance était grave en effet.

Depuis plus d'un mois les comédiens avaient annoncé par tous les moyens dont ils disposaient, la première représentation de « Marianne, » grande tragédie, plusieurs fois promise et toujours retardée, de l'illustre Alexandro Hardy, poète en titre de sa défunte majesté le roi Henri IV : auteur de la troupe du Marais, et de plus, auteur trop fécond de plus de huit cents pièces, toutes composées pour ce théâtre, si célèbres alors, aujourd'hui si complètement oubliées.

Alexandro Hardy était dans la phase la plus brillante de sa courte célébrité.

La cour et la ville, ainsi que l'on disait alors, s'étaient donné rendez-vous pour assister à cette première représentation de l'œuvre du poète en vogue ; représentation qui prenait aux yeux de tous les proportions d'un événement littéraire de haute importance.

Vers midi et demi, les chaises à porteurs et les carrosses avaient commencé à affluer ; entourés de laquais et de pages chargés d'ouvrir passage à leurs maîtres à travers les flots grondants de la foule ; devoir dont ils s'acquittaient en distribuant forces bourrades à droite et à gauche, et en repoussant brutalement, malgré leurs cris et leurs réclamations, les honnêtes bourgeois qui, pour leur malheur, se trouvaient sur leur chemin.

Dans un de ces carrosses se tenaient assis, en face l'un de l'autre, causant à voix basse et jetant autour d'eux des regards dédaigneux et railleurs, le comte Olivier du Luo et son inséparable ami, le capitaine Vatan.

L'aventurier n'avait presque en rien modifié son costume aux allures militaires, quant à la coupe, bien entendu ; car l'étoffe avait beaucoup gagné en qualité et surtout en fraîcheur.

Olivier du Luo, lui, paraissait complètement métamorphosé non-seulement au physique, mais encore au moral.

L'animation des traits des deux gentilshommes, la rougeur fébrile de leur visage, l'éclat humide de leur regard, et, plus que tout, le laisser-aller et le sans-façon de leurs moindres gestes laissaient deviner, ce qui en effet était vrai, qu'ils sortaient de copieusement déjeuner chez un des baignours à la mode ; peut-être même chez Double-Épée, dont l'établissement était, ainsi que nous l'avons dit plus haut, situé sur le quai de la Saulnerie ou de la Mégisserie ; c'est-à-dire assez éloigné du théâtre du Marais, ce qui, sans doute, avait exigé l'emploi du carrosse.

Le comte du Luo portait un manseau de velours cramoisi, richement brodé d'or, fièrement ramené sur son pourpoint de satin cerise, orné de dentelles et de passements ; ses nombreuses aiguillettes retombaient sur des chausses de même couleur que le pourpoint. Il avait des bottes blanches, garnies d'éperons dorés, dont les molettes, lorsqu'il marchait, résonnaient comme des sonnettes, à chacun de ses pas. Sa longue épée à coquille curieusement ciselée et montée en tierce, pendait à un large baudrier couvert de broderies d'or ; son feutre gris, à forme basse, aux ailes coquettement retroussées, et sur lequel se balançait une profusion de plumes rouges et noires, était posé en équilibre sur son oreille droite.

Tel était le costume du comte Olivier du Luo ; et certes, ses amis de la religion eussent été contraints de s'y reprendre à plusieurs fois avant que de reconnaître dans cet élégant seigneur et dans ce raffiné si parfait, le gentilhomme froid, sérieux, qui, deux mois à peine auparavant, leur avait inspiré une affection si respectueuse.

Deux ou trois fois cependant des laquais ou des bazochiens

avaient essayé de protester contre le sans-gêne avec lequel sans même crier gare, les éclaboussait le cochon du comte.

Mais celui-ci avait regardé les mécontents de telle sorte qu'ils avaient jugé prudent de s'abstenir de toute réclamation nouvelle.

Du reste, chacun se hâtait d'entrer au théâtre, poussés et repoussés ; les plus pressés ne se gardaient pas rancoine pour un coup de poing ou une bourrade ; l'important était de trouver place.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; le quart après une heure était sonné ; la représentation était pour deux heures. L'on savait les comédiens d'une exactitude d'autant plus scrupuleuse qu'aux termes de l'ordonnance de police du 12 novembre 1609, le théâtre était astreint à ouvrir ses portes au public une heure après midi, afin que la représentation fût terminée au plus tard à quatre heures de relevé.

Sous le vestibule même et ne laissant qu'un étroit passage à droite et à gauche, se tenait, dans une logette en planches, le directeur de la troupe, chargé de percevoir le prix des places, sous la surveillance d'Alexandro Hardy, revêtu déjà de son costume de l'Ombre d'Aristobule, rôle qu'il s'était réservé dans sa tragédie de « Marianne. »

Dieu sait quel effet d'hilarante gaieté produisait cet horrible quo fantôme sur les spectateurs qui se pressaient à la porte.

Le comte du Luo jeta en passant une pistole sur le bureau du directeur ; puis il s'enfonça, en compagnie du capitaine, dans les détours sombres d'un étroit corridor aboutissant à la scène où tous les deux avaient leurs places marquées sur les banquettes.

L'établissement d'un théâtre n'était pas aussi coûteux à cette époque qu'il l'est aujourd'hui, tant s'en faut !

Une estrade, élevée à hauteur d'homme, à l'extrémité de la salle, formait le théâtre proprement dit. Deux ou trois châssis de chaque côté, en guise de coulisses, représentaient tant bien que mal le lieu de la scène ; en général le changement de décoration se bornait à la toile du fond.

Une galerie, élevée sur les parties latérales, formait les loges au moyen de séparations à hauteur d'appui. Les spectateurs placés dans les loges situées à l'extrémité opposée au théâtre voyaient seuls les acteurs de face.

Le parterre occupait tout l'espace qui s'étendait depuis le dessous des loges jusqu'à la scène même ; on y était debout et pressé parfois à ne pouvoir faire un mouvement.

Les places les plus recherchées par les élégants, les seigneurs de la cour et les raffinés se trouvaient sur des banquettes rangées de chaque côté, le long des coulisses, sur le théâtre même, de sorte que les acteurs ne pouvaient entrer en scène que par le fond. Ils jouaient dans l'intervalle réservé au milieu.

On comprend ce que cette disposition devait enlever à l'illusion, et combien elle gênait le jeu des acteurs ; mais nos pères étaient de bonne composition et se contentaient de peu. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

Le jour dont nous parlons, la salle du Marais regorgeait de monde ; il y avait chambrée complète, ainsi qu'on dirait maintenant. À leur grand désespoir les comédiens avaient été contraints de refuser l'entrée à plus de deux cents personnes. On se tuait littéralement à la porte pour avoir des places.

Les loges étaient remplies de dames et de seigneurs des plus qualifiés de la cour, ruisselants de diamants et couverts de dentelles.

Le parterre pavé de têtes curieuses, était rempli de gens de toutes sortes, pressés à étouffer les uns entre les autres, et dont